

La folie, la talking cure, le temps

Folies minuscules suivi de *Folies meurtrières* de Jacques André. Gallimard, « Tracés », 187 p.

Marie Claire Lanctôt Bélanger

Number 226, May–June 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17231ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lanctôt Bélanger, M. C. (2009). La folie, la talking cure, le temps / *Folies minuscules* suivi de *Folies meurtrières* de Jacques André. Gallimard, « Tracés », 187 p. *Spirale*, (226), 52–52.

La folie, la talking cure, le temps

FOLIES MINUSCULES suivi de FOLIES MEURTRIÈRES de Jacques André

Gallimard, « Tracés », 187 p.

par MARIE CLAIRE LANCTÔT BÉLANGER

Depuis Érasme, Jérôme Bosch, Breughel et bien avant, bien au-delà, la folie fascine. Il y a, dans cette fascination, autant de terreur que de curiosité. Autant de dérision que de louange. Autant d'éclat que de noirceur. Le trouble. Parler de la folie laisse entrevoir la mort qui s'y profile tout près. Elle dessine la puissance de destructivité et d'auto-destructivité que porte la folie. « *L'absence d'oeuvre* », selon la formule de Foucault. Si Érasme offre à son ami Thomas More un amusement, une façon frivole de traiter de cette chose si grave qu'est la folie, si Nijinski écrit ses *Cahiers* du seuil même du lieu de son saut dans la folie, Jacques André n'en fait ni un amusement ni un ultime carnet de survie. Bien que son style très littéraire éclaire ce sombre propos, André tente de s'approcher au cœur même de ce débordement, de cet éclatement ou de cet effondrement. Certes, le psychanalyste rencontre la folie sous toutes ses formes, des plus insidieuses, des plus cachées aux plus éclatantes.

La peur de devenir fou, d'être envahi par quelque chose en soi qui n'arriverait plus à se contenir ou à être contenu, s'infiltrer souvent dans la demande d'analyse et, parfois, en marque brusquement l'arrêt. La rencontre appréhendée avec une partie folle en soi qui soudain sortirait du lieu où elle s'est tapie fait souvent avorter la démarche thérapeutique dont l'issue aléatoire ferait trop peur.

Prenant Descartes à rebrousse-poil, Jacques André étale la folie : « *la folie est la chose du monde la mieux partagée et l'inconscient le dépit du bon sens.* » C'est dire qu'il la traque presque à travers les

mots, les gestes, les évitements, les rêves, les terreurs qui tissent la trame quotidienne du psychanalyste. Surtout à travers les mots, les échappées du langage, les effets de cette cure de parole ou de cette cure pour la parole puisque les mots mènent aux mots. Alors que le silence de l'analyste ouvre l'espace pour la parole déliée du patient. C'est ainsi qu'André dira que la parole dans la cure est plus un but qu'un moyen : « *apprendre à parler, plus encore que libérer la parole* », jusqu'à l'évocation de ce trou noir qu'est la bouche s'ouvrant vers l'inconnu ou l'entendant, ainsi que le poète Celan le propose.

Sous la clinique, la théorie : le temps

Le petit livre de Jacques André constitue un très beau moment d'élaboration sur ce qu'est la psychanalyse, ses pratiques, ses impasses, son questionnement, son travail de transformation. À partir d'une vingtaine de petites histoires cliniques, le mouvement de la cure est dessiné : « *la psychanalyse est devenue une affaire de temps.* » Une affaire qui joue avec le temps et qui, tout comme l'inconscient et la mémoire, se joue du temps. Ne s'agit-il pas de réécrire son histoire plutôt que de la retrouver ? Ne s'agit-il pas de débusquer les incursions du passé dans les répétitions du présent et de permettre à l'avenir à la fois d'hériter mais aussi de se tailler dans du neuf ? Ne s'agit-il pas de reconnaître la part d'éternité qui habite le narcissisme ? Alors que, par ailleurs, le temps des séances, leur durée, leur rythme, leur ritualité s'articulent au temps de la régression — favorisée par la position allongée sur le divan et le détournement du regard — et à celui de l'emmêlement des rêves.

Sur la régression et la scansion, Jacques André convoque face à face Winnicott et Lacan : « *L'opposition Lacan-Winnicott a aussi l'intérêt de marquer l'infirmité de la théorie, sans doute de toute théorie psychanalytique, qui ne peut se constituer qu'au prix d'une simplification de la complexité psychique.* » Cette proposition ne lui fait pas fuir toute théorie, ni ne le cantonne dans l'anecdote ; il faut bien reconnaître que les questions cliniques sont présentées ici loin du jargon métapsychologique qui ferait écran et empêcherait de s'approcher de ce qui se passe dans le vif de la cure. Puis, à côté d'un éloge du mensonge qu'André situe tantôt du côté féminin pour séduire ou se déguiser, tantôt du côté de la lutte du sujet pour garder des secrets, pour se construire un intérieur et barrer l'accès aux intrusions, il rappelle, en citant l'exemple du crime du philosophe Louis Althusser, que « *l'inconscient n'est pas une circonstance atténuante* » et qu'au contraire « *la psychanalyse élargit considérablement l'aire psychique de la responsabilité, quitte à en déplacer le sens.* »

C'est quand il évoque les formes du narcissisme — en les opposant aux mouvements œdipiens — qu'André se montre le plus près de son propos. Les figures de l'homosexualité fondues dans la réflexivité du miroir, où l'autre est pris comme autre soi, sont-elles plus frappantes dans les couples de femmes ? André qui, ailleurs, a beaucoup interrogé le féminin, semble dire que « *la mêmété* » y est plus repérable. Cela mériterait une élaboration sur cette recherche de soi dans l'autre qui habite toute relation amoureuse et se heurte sur toute différence, celle des sexes ou des

identités. Alors qu'il est convenu de reconnaître le meurtre — le fantasme ou le désir de meurtre — comme partie prenante du passage œdipien, le narcissisme est autrement porteur de mort : « *La mort, celle qu'invente le narcissisme, est sa propre mort — celle-là que le suicide, geste narcissique s'il en est, tente de supprimer. [...] La pulsion de mort est d'abord pulsion de sa propre mort [...]* ». De sa propre destruction ou de son effacement : c'est le spectre de la folie qui guette Psyché quand apparaît Narcisse. Tout comme la théorie freudienne des pulsions subit un ébranlement quand, en 1914 chez Freud, Narcisse devint l'un des maîtres du Moi, chassant l'érotique pour faire régner l'amour — souvent méconnaissable — du moi.

Et l'écriture ?

Ces histoires de rencontres avec les mots qui réussissent à toucher autant les corps que les âmes se détachent sur le fond du silence du psychanalyste ; silence troué pour que soit relancée la parole de l'analysant. Mais alors, pourquoi le psychanalyste écrit-il ? Est-il, comme on pourrait le penser souvent, ce romancier refoulé, avorté, qui se nourrit des récits qu'on lui raconte ? N'est-il pas soumis, dans l'élaboration, au difficile travail de communiquer à ses pairs et hors des cénacles étroits les multiples mouvements des cures, les paralysies aussi ? Dans le friselis des mots, dans la tension désirante des lignes écrites, l'éphémérité même du travail analytique ne se trouve ni fixée ni arrêtée : l'effaçable de l'écriture, sa dépense, son renoncement constituent un autre saut dans le vide, une autre rencontre dangereuse avec le temps, la mort, la folie. ●